# LA MORT À CONSTANTINOPLE : HÉRITAGE BYZANTIN OU NAISSANCE D'UNE LÉGENDE

ANDREI PIPPIDI

Il existe dans la littérature byzantine une scène particulièrement émouvante qui peut servir à comprendre que l'histoire, au VII^e siècle, était un des arts du spectacle. C'est le récit, par Théophylacte, du supplice subi par l'empereur Maurice et ses fils. L'existence du théâtre profane à Byzance, pendant les quatre premiers siècles après Constantin, a laissé relativement peu de traces[1]. Aussi peut-on considérer comme une heureuse chance que le chroniqueur ait complété sa description de l'exécution de la famille impériale par ce passage qui nous permet d'entrevoir l'émotion encore causée par cet événement vers 620 : « Après la chute de la tyrannie, quand l'historien récitait ces actions sur les tréteaux, le public s'est mis à pleurer comme si les malheurs des empereurs arrivaient sous leur regard à tous. Alors, quand l'auteur de cette histoire a vu que toute l'assemblée avait les yeux pleins de larmes de douleur, il a interrompu son récit et a ajouté aux faits racontés ses propres lamentations, ainsi qu'il suit :

Que le théâtre, les tribunes et la liberté s'affligent aujourd'hui avec moi. Les larmes et la tragédie participent à la fête. Que la plainte s'élance aussi joyeusement que la danse pour célébrer et honorer un si triste souvenir ... Chers spectateurs, il n'aurait jamais fallu que nous fussions témoins de ces affreux malheurs. Mon histoire est une Iliade de souffrances, dont le chœur est formé par les Erynnies. Pour moi la scène du drame est un tombeau couvert de gloire. »[2] A l'appui de cette conception de l'histoire, Théophylacte rappelle l'épisode homérique où les Phéaciens écoutent Ulysse exposer ses aventures « et le banquet se transforme en théâtre »[3].

La page de Théophylacte que nous venons de citer mérite notre intérêt à plusieurs titres : elle éclaire le statut de l'histoire, elle indique l'attention prêtée par les gens du peuple aux changements dramatiques qui avaient lieu au sommet ; elle met en évidence la vive sensibilité de ce public toujours prêt à répandre des

[1] Voir la thèse d'un élève de Dölger, Georgios J.Theocharidis,*Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Profantheaters im IV. und V. Jahrhundert, hauptsächlich auf Grund der Predigten des Johannes Chrysostomos,* Thessaloniki, 1940.

[2] Teofilact Simocata, *Istorie bizantină*, trad. H. Mihăescu, Bucarest, 1985, p. 171.

[3] *Ibid.*, p. 19.

Études Byzantines et Post-Byzantines, **V**, p. 471–496, 2006

https://biblioteca-digitala.ro

larmes ; elle signale aussi une coincidence sur laquelle on a bâti l'enquête que nous reprenons aujourd'hui[4].

Ainsi donc, le 28 novembre 602, à la suite d'une révolution qui porte sur le trône de l'Empire romain d'Orient l'usurpateur Phocas, Maurice est mis à mort après avoir subi le spectacle de la décapitation de ses fils. Cette scène sanglante, aboutissement d'un règne de vingt ans, se passe dans le port de Chalcédoine, sur la rive asiatique du Bosphore. Les cinq (ou six) cadavres sont jetés à la mer, tandis que les têtes tranchées sont transportées à Constantinople pour y être exposées au Forum. Autour de l'événement tragique, les légendes ont vite essaimé. Non seulement a-t-on entendu les dernières paroles de l'empereur qui, loin de s'abandonner au désespoir, a conservé devant le bourreau la digne résignation du pieux chrétien : « Juste vous êtes, Seigneur, et vos jugements sont justes », mais on a imaginé un incident bien fait pour émouvoir la foule. La nourrice du plus jeune fils de Maurice aurait essayé de le sauver, en sacrifiant à sa place son propre enfant, subterfuge dénoncé par le père lui-même qui ne voulait pas de ce sacrifice par lequel sa docilité envers Dieu eût été amoindrie[5]. Les sources grecques et syriaques où l'on trouve plusieurs versions de cette histoire ont été récemment soumises à un nouvel examen[6]. C'est pour expier une lourde faute que Maurice a demandé par ses prières la punition la plus sévère durant sa vie terrestre, ce qui devait l'exonérer dans l'éternité. La justice de Dieu qu'il proclame n'est que la réponse accordée à sa supplication. En fin de compte, bien que l'analogie ne soit nulle part invoquée de façon explicite, Maurice agit comme Abraham quand il s'apprêtait à immoler Isaac. La légende a pris corps au début du IX^e^ siècle et s'est transmise dans l'historiographie byzantine de Théophylacte à Michel Glykas (XII^e^ siècle).

Dans un système mental comme celui de Byzance, hérité ensuite dans tout l'espace de la chrétienté orientale, il était normal que le même principe produise les mêmes effets. La mort du prince de Valachie Constantin Brancovan et de ses fils, exécutés à Constantinople le 15/26 août 1714, a eu lieu d'une manière identique selon certains témoignages et a été rapportée par une tradition populaire qui s'est transmise jusqu'au XX^e^ siècle. Des auteurs qui ont appliqué au folklore roumain leur critique des schémas comparables ont découvert déjà la ressemblance avec le modèle de la mort de Maurice[7].

[4] Nos premières recherches concernant ce sujet remontent à plus de vingt-cinq ans, étant présentées en 1979 dans une communication à l'Institut des Études Sud-Est Européennes de Bucarest.

[5] *Loc. cit.*, p. 170.

[6] Mikhail Tkatchenko, *The Legend of the Emperor Maurice in the Greek and Syriac Sources*, M.A. Thesis in Medieval Studies, Central European University, Budapest 2000. Voir aussi J. Wortley, *The Legend of the Emperor Maurice*, in *Actes du 15^e^ Congrès International d'études byzantines (1976)*, IV, Athènes, 1980, p. 382–391.

[7] Jean Ure, *The Ballad of Constantine Brancoveanu and Contemporary Reports*, in Proceedings of the International Comparative Literature Association, S'Gravenhage, 1962, p. 349; Adrian Fochi, *Contribuţii la studierea cîntecului despre moartea lui Brîncoveanu*, Academia

https://biblioteca-digitala.ro

Une autre répétition du même scénario a été repérée dans le récit par Doukas des journées de pillage et de massacre qui ont suivi la chute de Constantinople en 1453. Le 30 mai, le sultan conquérant fit décapiter le mégaduc Loukas Notaras, avec ses deux fils et son gendre, un Cantacuzène. Affrontant non seulement sa propre mort, mais l'extermination de sa lignée, ce Byzantin est demeuré inébranlable dans sa foi. Le chroniqueur a reproduit le discours par lequel Notaras aurait exhorté ses enfants à subir le supplice avec la fermeté exigée par leur honneur et par leur attachement à la religion. Les paroles prononcées à cette occasion fournissent des points de comparaison avec la profession de foi attribuée à Constantin Brancovan :

« Son fils, ayant entendu qu'on allait les égorger, versa des larmes. Mais son père, se dressant bravement, a redonné des forces aux jeunes gens, en les encourageant et leur disant : Mes enfants, vous avez vu la journée d'hier, quand dans un instant toutes nos possessions sont parties : notre fortune inépuisable, la merveilleuse réputation que nous avions dans cette grande ville et, par conséquent, sur toute la terre habitée par les chrétiens. A présent, à l'heure qu'il est, il ne nous reste rien d'autre que la vie. Celle-ci, pourtant, ne saurait être sans fin, car il nous faudra mourir. Et comment ? Dépourvus de tous les biens que nous avons perdus, privés de réputation, d'honneur, de seigneurie, moqués, méprisés et opprimés par tous, jusqu'à ce qu'enfin vienne la mort pour nous enlever sans notre honneur. Où est-il, notre empereur ? N'a-t-il pas été tué hier ? Et mon compère, ton père, le grand domestique (général en chef) ? et le protostrator Paléologue avec ses deux fils ? N'ont-ils pas été tués hier au combat ? Oh, si on avait péri avec eux ! Mais l'heure présente convient également pour nous retenir de pécher davantage ». Ainsi de suite. Le discours prend une allure rhétorique avant de conclure : « Au nom de Celui qui fut crucifié pour nous, mourant et revenant à la vie, mourrons, nous aussi, afin que nous ayons notre part de ses grâces. Ayant dit cela et ayant réconforté les jeunes, ils étaient tous préparés à mourir. Et il dit au soldat chargé de la garde des prisonniers : « remplis ton devoir, en commençant par les garçons ». Et le bourreau obéissant a tranché les têtes des garçons, tandis que le mégaduc assistait et disait : Je vous remercie, Seigneur, et : Seigneur, vous êtes juste. »[8] On a ainsi la preuve que l'auteur avait connaissance de la légende de Maurice. Doit-on pour autant supposer que Loukas Notaras, en Byzantin lettré qu'il était, aura sciemment imité l'empereur martyr ? Rien n'est moins sûr, car au sujet de la fin du mégaduc il existe encore une version, très différente de la première.

Celle-ci se trouve dans l'épître envoyée en août 1453 au pape Nicolas V par le dominicain Léonard de Chio. Selon ce témoignage, Notaras aurait essayé de

Republicii Socialiste România, Memoriile secţiei de ştiinţe filologice, Literatură şi Arte", s. IV, t. V, 1983–1984, p. 127–133.

[8] Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341–1462)*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 382. On aura reconnu le psaume 118, v. 137. Voir encore Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, trad. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 234–235. Notaras aurait refusé de livrer son fils cadet au sultan pédéraste et,étant condamné avec son enfant et son gendre, il serait mort le dernier après les avoir encouragés.

https://biblioteca-digitala.ro

sauver sa vie en accusant le grand vizir Chalil-pacha, dont il aurait ainsi provoqué la disgrâce, sans pouvoir échapper lui-même à la peine capitale. Pour citer les propres mots du prélat catholique : « *Perditis primum in bello duobus liberis maioribus, alio impubere luxui regali reservato, coramque oculis tertio filio caeso, cum ceteris baronibus decollatur.* »[9] Une première forme de déshonneur, à laquelle Doukas faisait allusion, serait la lâcheté, portée à une gravité extrême par l'abjuration. Le déshonneur peut également signifier l'outrage sexuel que Doukas, Chalkokondylas et Léonard mettent bien en évidence. Un autre récit, de source byzantine, mais traduit en allemand, joint à un sacrilège abominable le viol d'une fille de Notaras par le sultan[10].

D'autres bruits se sont répandus sur le compte du ministre déchu, dont on critiquait âprement la cupidité et la fausseté. Pseudo-Phrantzès prétend que Notaras aurait tâché de détourner la colère de Mahomet II en lui offrant ses trésors et en rendant responsables de la guerre les Vénitiens et les Génois de Galata. Cette faiblesse honteuse ne lui aurait pourtant pas évité d'être exécuté avec ses deux fils[11]. On retrouve la même histoire dans une compilation du XVI^e^ siècle qui a développé les renseignements fournis par Léonard de Chio : les mensonges de Notaras ne parviennent pas à détourner la colère du sultan ; de ses quatre fils, deux sont morts sur les remparts de la ville, le troisième est décapité , tandis que le cadet est pris par le sultan pour en faire son mignon ; le père est mis à mort avec les autres archontes[12].

Le thème s'éloigne petit à petit de la donnée primitive : les deux fils émigrés en Italie sont transformés en héros tombés en défendant Constantinople, le fils condamné à servir aux jouissances du sultan est dédoublé, ou, dans une variante, il devient une fille violée. Les faits ont été dénaturés par le parti-pris politique des contemporains et la teneur des premiers récits nous est parvenue à travers des compilations et des abréviations trop confuses pour qu'on puisse réussir à en retracer la filiation. Il était facile d'attribuer la version hostile à Notaras à la rancune des partisans de l'Union. Cependant, comme on vient de le rétablir, Loukas Notaras ne fut pas un ennemi de l'Union des Eglises et la preuve qu'il conservait ses amitiés du côté de l'Italie c'est qu'il y a envoyé sa fille Anna[13] dont on sait qu'elle y vécut longtemps en compagnie d'autres refugiés byzantins. Le mot malheureux qu'on a prêté au mégaduc au sujet du turban et de « la mitre » et que

[9] Agostino Pertusi, *La caduta di Costantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei*, I, Verona, 1976, p. 166. Il paraît que l'antagonisme entre les défenseurs byzantins et génois de la ville aurait éclaté à l'occasion d'une insulte jetée par Giustiniani à Notaras (*ibid.*, p. 152).

[10] *Ibid.*, p. 237. Il y est aussi question de l'exécution du mégaduc, en compagnie d'un de ses fils. Selon Abraham d'Ankara, deux fils décapités en même temps que leur père (*ibid.*, II, p. 415).

[11] Georgios Sphrantzes, *Memorii 1401–1477*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1966, p. 434.

[12] G. Th. Zoras, Χρονικον περι των Τουρκων σουλτανων, Athènes, 1958, p. 93.

[13] Νέος Ἑλληνομνήμον, IV, p. 454–466. Ses fils, Blaise et Mathieu Notaras, avaient quitté la capitale de l'Empire en 1452 sur un navire génois (Ivan Djuric, *Le crépuscule de Byzance*, Paris, 1996, p. 365).

https://biblioteca-digitala.ro

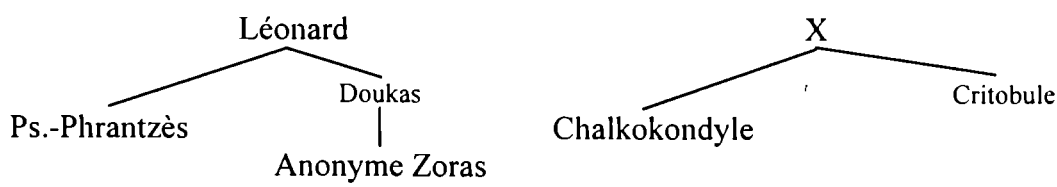
Doukas répète avec amertume[14] aurait visé une autorité politique catholique. Si l'on traduit par « le diadème », le jugement porté par le dernier conseiller de Constantin XI devait être appliqué à un empereur latin qui eût pris la place du basileus[15]. D'ailleurs, Doukas, dont la bonne volonté à l'égard de l'Union était parfaitement sincère – comme le prouve son admiration pour Thomas d'Aquin et Démétrius Cydonès – gardait indiscutablement une attitude favorable à Notaras.

Celui qui en fit l'éloge le plus éloquent fut Critobule d'Imbros. Cet auteur, qui avait choisi de jouer auprès de Mahomet II le rôle d'interprète et de médiateur dont Flavius Josèphe est demeuré l'exemple fameux, s'est efforcé scrupuleusement de composer une version officielle de l'histoire de son temps qui fasse justice aux vaincus sans déplaire au vainqueur. Comme son ouvrage était dédié au sultan, il n'a osé faire la moindre allusion à la concupiscence homosexuelle qui avait attiré sur la famille Notaras son malheureux sort. En revanche, il a posé clairement le problème de l'abjuration, en montrant que le premier devoir des parents envers leurs enfants était de les protéger de cette tentation :

« On dit que, lorsqu'il fut mené au lieu d'exécution, il a prié le bourreau de tuer d'abord les garçons sous ses yeux, afin que ceux-là, par crainte de la mort, ne quittassent la foi...

Ensuite, en rendant grâce à Dieu de lui avoir enlevé les enfants, il tendit lui-même son cou vers l'épée et il mourut ainsi bravement, avec l'esprit ferme et l'âme courageuse: »[16]

Aucun des auteurs que nous venons de citer n'était présent à Constantinople le 30 mai 1453, le jour où a eu lieu la scène dramatique qu'ils décrivent. Quoiqu'il soit difficile à déterminer exactement, le rapport entre les divers récits de la mort de Notaras pourrait être le suivant, **x** étant une source inconnue.




L'explication qui subsiste sous ces relations contradictoires est celle qui attire l'attention sur l'abjuration à laquelle les condamnés étaient contraints en échange de la vie sauve. Ce marchandage n'était pas une garantie sûre : Niccolo II Gattilusio, seigneur de Lesbos (1458–1462), fut étranglé par les Turcs malgré sa conversion à l'islam[17]. Au XVII^e siècle, les mémoires de Synadinos de Serrès

[14] Ducas, *Istoria turco-bizantină*, p. 329. Donald M. Nicol, *Împăratul fără de moarte*, Iaşi, 2003, p.74–75, exprime aussi des doutes à propos de l'anti-unionisme de Notaras.

[15] Dieter Roderich Reinsch, *Lieber der Turban als was? Bemerkungen zum Dictum des Lukas Notaras*, Φιλελλην, Studies in Honour of Robert Browning, éd . C. N. Constantinides, N. M. Panagiotakis, Elizabeth Jeffreys, Ath. D. Angelou, Venise, 1996, p. 377–390.

[16] Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1963, p. 161.

[17] Ducas, *op. cit.*, p. 437. Critobule se garde bien d'en souffler mot.

https://biblioteca-digitala.ro

attestent plusieurs cas de condamnation à mort, dont certains, mais pas tous, furent épargnés à condition d'abandonner la foi chrétienne[18]. Les faits, tels qu'ils sont rapportés par Doukas, ne comportent pas d'erreur identifiable – tandis que la version de Léonard fait mourir deux fils de Notaras pendant l'assaut de la capitale, quoiqu'ils se fussent refugiés en Italie depuis un an – par conséquent on peut considérer ce récit comme le plus proche de la vérité. Tout au plus, la formule finale qui remercie Dieu, présente aussi chez Critobule, paraît empruntée à la légende de Maurice pour élever le drame humain à la dignité du martyre.

L'on accède ainsi au troisième épisode historique dont la conformité au même scénario éveille le soupçon que la forme devenue canonique d'un certain récit ne soit que l'écho d'une très ancienne tradition.

En 1992, l'Eglise orthodoxe de Roumanie a canonisé une douzaine d'ecclésiastiques et de laïcs ayant vécu entre le IV^e^ siècle et le début du XX^e^. Dans cette fournée de saints étaient compris Constantin Brancovan, prince de Valachie de 1688 à 1714, ses quatre fils et même son beau-frère, cousin par alliance et trésorier, lequel fut décapité par les Turcs avec le reste de la famille. Comme raison de cette promotion posthume on a invoqué bien sûr l'extrême générosité des donations par lesquelles le prince a exercé sa fonction de patron de la chrétienté orientale, protection qui s'étendait du Caucase jusqu'en Syrie et en Palestine. Mais le principal argument invoqué par les théologiens roumains fut le martyre, d'autant plus admirable qu'il aurait été accepté en refusant fièrement l'offre du sultan de faire grâce aux condamnés en échange de leur conversion à l'islam. Connaissant le style patriotique fréquemment adopté par les Eglises orthodoxes, en Roumanie comme en Russie, en Grèce ou en Serbie, nous ne nous étonnerons pas de voir l'interprétation nationaliste donnée à ce sacrifice. L'attachement à « la loi des ancêtres » devient une manière de proclamer son identité nationale. Nous touchons là à un élément du discours hagiographique qui y a été introduit au XIX^e^ siècle afin d'accorder une légitimité supplémentaire aux luttes pour l'indépendance qui se multipliaient dans le Sud-Est européen.

Une première tentative de porter Brancovan sur les autels a eu lieu en 1954. On s'en rend compte à lire un texte officiel préparé « pour le 240^e^ anniversaire du martyre du pieux prince »[19]. On peut identifier plusieurs thèmes qui se rattachent à l'intervention de l'Etat sous la pression du régime communiste de cette époque : hommages au patriarche Justinien et au ministre des Cultes, dénonciation des intrigues des boyards, intention secrète de Brancovan de se rallier à la Russie, « large charité envers les pauvres et les démunis », enfin, puisque la guerre froide battait son plein, « orages venus d'Occident qui essayaient de faire crouler le mur

[18] Conseils et mémoires de Synadinos, prêtre de Serrès en Macédoine (XVII^e^ siècle), éd. P. Odorico, Paris, 1996, p. 73, 77–79, 89, 91, 107.

[19] Gh. I. Moisescu, *240 de ani de la mucenicia dreptcredinciosului Voevod Constantin Brîncoveanu*, « Ortodoxia », VI, 4, 1954, p. 610–624. Cet exposé est inspiré, parfois même plagié, d'après la brochure de N. M. Popescu, publiée quarante ans plus tôt (voir ci-dessous, note 26).

https://biblioteca-digitala.ro

de paix et d'amour entre les fils de notre Eglise et d'introduire des innovations dans la confession de la vraie foi ». Le récit de la mort des Brancovan est inspiré des chroniques et des rapports diplomatiques contemporains, mais il a subi des simplifications et des additions assez surprenantes[20]. En guise de conclusion : « Pour la grandeur de ses actions, pour sa fidélité à la religion et pour l'exemple donné par son sacrifice, Constantin Brancovan, s'élevant au-dessus de bien des figures de Pères respectés pour leur dévotion, est à jamais inscrit au synaxaire de l'Eglise roumaine parmi les martyrs de l'orthodoxie. »[21]

Tout nouveau culte a besoin de reliques ou d'une tombe. La sépulture de Constantin Brancovan est restée longtemps inconnue. Les cadavres étant jetés à la mer, comme dans le cas de Maurice et de ses fils, ils furent ensuite « occultamente ricuperati » pour être ensevelis « in un monistero chiamato Calchi, non lungi da Costantinopoli »[22]. Il s'agit du couvent de la Théotokos dans l'île de Halki, où étaient enterrés plusieurs patriarches[23]. Brancovan lui-même était l'un des donateurs auxquels le monastère devait de la reconnaissance[24]. Bien que sa veuve et, plus tard, son petit-fils eussent fait allusion à « ceux qui ont péri à Constantinople » et au fait que l'église de Saint Georges , à Bucarest, ait reçu « les ossements de nos aïeux de bienheureuse mémoire et de toute notre lignée »[25], la signification de ces témoignages ne fut pas comprise avant 1914. C'est alors que la découverte d'une lampe en argent, offerte en 1720 par la princesse Marie pour le tombeau de son époux, qui était couvert d'une dalle anonyme, a révélé que les restes du fondateur avaient été ramenés à Bucarest et déposés dans cette église[26].

En 1914, au moment où la guerre éclatait, la Roumanie gardait encore la neutralité. On ne manqua pas de dire que le pays appliquait ainsi la leçon de

[20] *Ibid.*, p. 621 : « Ma plume tremble lorsque j'écris ce que j'ai vu. Je me demande : pouvait-on être présent et ne pas pleurer, en voyant la tête de l'innocent Mathieu, si jeune et tendre, rouler par terre à côté de la tête du père, qui s'était approchée de celle de l'enfant comme pour l'embrasser ». Ces paroles, attribuées au Vénitien Angelo Memmo, n'existent pas dans sa lettre, publiée dans Hurmuzaki, IX, 1 (voir ci-dessous, note 50).

[21] Gh. I. Moisescu, *art. cité*, p. 611.

[22] N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor*, Bucarest, 1903, p. 363.

[23] Anton-Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 182.

[24] Gustave Schlumberger, *Les îles des Princes*, Paris, 1884, p. 104–124. Voir encore Virgil Drăghiceanu, *Mormîntul lui Constantin Brâncoveanu Basarab Voevod*, "Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice",VII, 1914, p. 116–118.

[25] Petre Ş. Năsturel, *Diata doamnei Maria a lui Constantin Vodă Brîncoveanu*, "Glasul Bisericii", XIX, 1–2, 1960, p. 316–320; Emil Vîrtosu, *Mormîntul lui Constantin Brîncoveanu*, "Revista istorică", XII, 7–9, 1926, p. 207–210.

[26] Virgil Drăghiceanu, *art. cité*, p. 124 –126 (avec photos). La lampe a été volée en 1917 et vendue à un bijoutier (« Dimineaţa », 4 mars 1934, p. 11), en 1926 elle était conservée au Ministère des Arts (Em. Vîrtosu, *art. cité*, p. 210) , à présent elle est replacée du côté droit de la nef, au-dessus du sarcophage en marbre qui recouvre la tombe depuis 1934. Voir Al.Elian, C. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *Inscripţiile medievale ale României. Oraşul Bucureşti*, I, Bucarest, 1965, p. 381.

https://biblioteca-digitala.ro

prudence qui lui était léguée par le sage ancêtre[27]. La commémoration de celui-ci prit un aspect religieux, avec des requiems célébrés dans toutes les églises fondées par Brancovan, et culturel, parce que l'Académie Roumaine se réunit pour évoquer solennellement le prince protecteur des lettres et des arts[28]. Le gouvernement, pourtant, s'abstint de s'associer aux fêtes du bicentenaire pour ne pas mécontenter le régime des Jeunes Turcs dont la Roumanie cherchait alors l'alliance. Vingt ans plus tard, après les fouilles qu'on avait entreprises à l'intérieur de l'église de Saint Georges et qui ne parvinrent pas à convaincre tout le monde que la tombe abritait réellement les ossements de Brancovan, on organisa une procession officielle, le 21 mai 1934, la fête de Saint Constantin, pour déposer les reliques dans un sarcophage de marbre élevé à la même place par la princesse Marthe Bibesco en tant qu'épouse d'un descendant du défunt. L'éclat de la cérémonie fut rehaussé par la présence du roi Charles II[29].

L'hommage que recevait ainsi Constantin Brancovan satisfaisait un état d'esprit créé dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. L'épisode du refus de renier sa religion tient une grande place dans la construction d'une image favorable du personnage dans les manuels d'histoire[30]. Le sujet pouvant susciter l'émotion du public avait été aussi intercepté par la littérature roumaine dans une des formes empruntées d'Occident qui se sont développées au cours de la modernisation de la société. Sous l'influence de Victor Hugo, des pièces de théâtre ont mis en scène l'événement de 1714 : ces drames en cinq actes et en vers sont un faible écho du romantisme français[31]. L'expression la plus catégorique de ce mythe patriotique qui surgit à la veille de la Guerre d'Indépendance (1877–1878) se trouve chez un Français, Antonin Roques, qui déclare avoir choisi la Roumanie comme « patrie adoptive ». Son *Constantin Brancovénu*, joué au Théâtre National de Bucarest en 1871, dépeint un héros qui rêve de l'Union de tous les Roumains et qui introduit dans son pays la civilisation, en encourageant « l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'instruction »[32]. Pour compléter ce vaste programme, il proclame : « Le seul but de ma vie a été le salut du pays, l'indépendance ». Les Phanariotes, un thème que l'historiographie romantique et libérale avait présenté comme marquant

[27] N. Iorga, *Pentru comemorarea unui mucenic al naţiei*, in N. M. Popescu, *Viaţa şi faptele domnului Ţării Româneşti Costandin Vodă Brîncoveanu*, Bucarest, 1914, p. 33–36; idem, *Valoarea politică a lui Constantin Brîncoveanu*, Vălenii de Munte, 1914.

[28] Idem, *Activitatea culturală a lui Constantin Vodă Brâncoveanu şi scopurile Academiei Române*, Analele Academiei Române, memoriile secţiunii istorice", s. II, t. XXXVII, 1914, p. 161–177.

[29] „Neamul Românesc", XXIX, le 13 mai 1934, donne le programme des obsèques.

[30] Mirela-Luminiţa Murgescu, *Impresiuni fugare despre sensurile devenirii unui principe ideal. Figura lui Constantin Brâncoveanu în cartea şcolară de istorie*, in *Faţetele istoriei. Existenţe, identităţi, dinamici. Omagiu academicianului Ştefan Ştefănescu*, Bucarest, 2000, p. 445–449.

[31] Par exemple, D. Bolintineanu, *Brâncovenii şi Cantacuzinii*, ou I. N. Şoimescu, *Constantin Basarab Brâncoveanu*. Voir Al. Ciorănescu, *Teatrul românesc în versuri şi isvoarele lui*, Bucarest, 1943, p. 68–69, 273. A ajouter C.Teodorovici, dans *Dicţionarul literaturii române de la origini pînă la 1900*, Bucarest, 1979, p. 832–833.

[32] Antonin Roques, *Constantin Brancovenu, dramă istorică în 4 acte*, Bucarest, 1872, p. 17.

https://biblioteca-digitala.ro

le nadir de l'existence de la nation roumaine, font ressortir, par contraste, l'humanité supérieure de Brancovan, car ils sont, eux, « les faillis de Galata, des traîtres sans patrie, sans nom, sans Dieu...tenant d'une main le fouet et de l'autre un glaive ensanglanté ». Tandis que le cadet des Brancovan est épargné pour rejoindre sa fiancée, dans des circonstances qui rappellent le final des *Burgraves*, ses frères et leur père se font tuer plutôt que sauver leur vie par l'abjuration, ce qui amène une apothéose où les victimes, montant au ciel, sont accueillies par les anges, mais aussi par Etienne le Grand et Michel le Brave, deux autres figures majeures du passé de la Roumanie[33].

Arrivés à ce point de l'histoire que nous avons tâché de retracer à rebours, il est temps d'examiner la trame première de ce tissu. Mais, d'abord, essayons d'imaginer ce qu'eut été la conversion à l'islam de Constantin Brancovan ou même d'un seul de ses fils, si on leur avait accordé la vie à ce prix. Une seule fois dans l'histoire de la Valachie, en 1591, et toujours une seule fois en Moldavie, en 1541, des princes roumains avaient été acculés à l'abjuration. Dans les deux cas, le rénégat était très jeune et s'est laissé tenter par la nouvelle carrière, de dignitaire ottoman, que lui ouvrait ce geste. En même temps, le passé se fermait derrière lui, toute voie de retour lui était interdite. Frappé de la *damnatio memoriae*, il était à jamais arraché du peuple qui auparavant obéissait à ses ordres[34]. Il n'est pas étonnant que, à ce niveau social, le plus élevé, les reniements soient si peu nombreux. Pour Brancovan, sexagénaire, après un règne de 25 ans, c'était chose impossible à concevoir. D'autant plus que sa préoccupation constante de multiplier les fondations religieuses et de les doter prouve une dévotion profonde et sincère. Acquiescer un geste pareil pour un de ses fils, auxquels il avait sans doute espéré transmettre un jour le pouvoir, eût signifié l'abandon de tout sentiment de dignité, une catastrophe morale, entachant irrémédiablement tout survivant de cette famille. Descendant des Cantacuzène par sa mère, il devait s'enorgueillir de la couronne impériale que ses ancêtres avaient porté et de l'aigle bicéphale qui s'étalait sur ses armoiries. Les flatteurs qu'il avait complaisamment écouté lui avaient répété : « Vous laisserez un nom immortel et une éternelle mémoire » (préface de Gérassime II, patriarche d'Alexandrie, au Panégyrique de Constantin le Grand). Ses courtisans avaient clairement reconnu ce penchant : « Nous voyons et comprenons que l'effort et le dessein de Votre Altesse sont de léguer de bonnes actions qui soient fixées dans la mémoire éternelle et de gagner ainsi un nom immortel » (préface de Radu Greceanu à la traduction des *Perles* de saint Jean Chrysostome)[35]. Si de tels arguments n'étaient pas suffisants pour garantir cette idée de soi-même qui lui eût interdit une humiliation ineffaçable, on peut faire

[33] *Ibid.*, p. 51, 79–80, 86–92. L'information de l'auteur est empruntée à Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* : voir Mihail Kogălniceanu, *Opere*, II, éd. Al. Zub, Bucarest, 1976, p. 266–270.

[34] N. Iorga, *Renegații în trecutul țărilor noastre și al neamului românesc*, Vălenii de Munte, 1914.

[35] Idem, *Activitatea culturală*, p. 167, 176.

https://biblioteca-digitala.ro

appel à d'autres repères de l'itinéraire spirituel de Constantin Brancovan. Certes, il ne devait pas avoir beaucoup de sympathie pour Anthime l'Ibère, son métropolite dont il avait envisagé la déposition en 1712, mais l'écho d'un de ses sermons funèbres lui sera revenu comme un souvenir taraudant lorsqu'il se trouvait en prison : « Le très endurant Job, subissant la souffrance avec une patience à toute épreuve, après les grands assauts que lui donna le diable perfide qui, dans un seul instant, le dépouilla de toutes ses richesses et le priva de toute la considération, de toute la fortune, de toute la gloire et de tous ses compagnons, de sorte qu'il resta, avec sa femme seulement, hors de sa maison, abandonné sur un tas d'ordures, avec beaucoup d'affliction, plein d'ulcères et de vers...il n'a point blâmé Dieu et ses lèvres n'ont pas manqué au devoir. »[36] Vu sous cet aspect, le désastre lui donnait l'occasion de manifester une foi inflexible, au-dessus de toute faiblesse humaine. Il faut encore ajouter que les contemporains de Brancovan, comme en témoignent leurs lectures, étaient particulièrement hantés par les visions apocalyptiques de source byzantine et l'attente du Jugement Dernier devait les conduire au rejet des tentations diaboliques[37].

Il n'est pas inutile de s'adresser aussi aux catalogues de la bibliothèque du prince, parce que la présence de plusieurs volumes du magnifique *corpus* du Louvre permet de supposer que Brancovan connaissait les historiens byzantins qui avaient raconté la mort de Maurice et celle de Loukas Notaras. Les auteurs inscrits sur cette liste qui décrivent la première de ces scènes sont : Théophane[38], Kedrenos[39], Zonaras[40], Manassès[41] et Michel Glykas[42]. Pour l'exécution de Notaras, la seule source qui figure parmi les livres déposés par Brancovan au couvent de Hurezi est Laonikos Chalkokondyle dans l'édition parisienne de 1650[43]. Le même catalogue contient également deux volumes anonymes du *Corpus Historiae Byzantinae* (« Istoriile Vizandidei ») : il serait donc possible, tout juste possible, que l'un d'eux fût Doukas, dans l'édition Boulliau de 1649. En quoi Maurice et Notaras pouvaient-ils intéresser Constantin Brancovan ? Si des souvenirs de lecture ont ajouté leur influence au zèle chrétien, le prince déchu aura assimilé d'instinct sa destinée à celle de ces exemples de piété et d'honneur aristocratique.

« Il faut perdre sa vie pour la sauver... » Ces mots du Christ contiennent un dogme fondamental de l'Eglise que les catholiques, aussi bien que les orthodoxes,

[36] Antim Ivireanul, *Opere*, éd. Gabriel Strempel, Bucarest, 1972, p. 221.

[37] Suggestion apportée par les études,encore sous presse, de notre collègue Andrei Timotin.

[38] I. Ionaşcu, *Contribuţii la istoricul mănăstirii Hurez*,Craiova, 1935, p. 77; C.Dima-Drăgan et M. Carataşu, *Les ouvrages d'histoire byzantine dans la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, RESEE, V, 3–4, 1967, p. 444.

[39] I. Ionaşcu, *op. cit.*, p. 75; C.Dima-Drăgan et M.Carataşu, *art. cit.*, p. 443.

[40] I. Ionaşcu, *op. cit.*, p. 78; C.Dima-Drăgan et M. Carataşu, *art. cit.*, p. 443.

[41] I. Ionaşcu, *op. cit.*, p. 79; C.Dima-Drăgan et M. Carataşu, *art. cit.*, p. 443.

[42] I. Ionaşcu, *op. cit.*, p. 77; C. Dima-Drăgan et M.Carataşu, *art. cit.*, p. 443.

[43] I. Ionaşcu, *op. cit.*, p. 77; C. Dima-Drăgan et M.Carataşu, *art. cit.*, p. 443.

https://biblioteca-digitala.ro

ont toujours enseigné. La leçon de l'histoire est conforme à celle de l'Evangile. Pour agir efficacement sur l'éducation de leurs élèves, les Jésuites leur faisaient jouer des pièces de théâtre à sujet historique, des amplifications littéraires de la doctrine, destinées à répandre l'exemple des martyrs. Il n'est donc pas étonnant de trouver, dans le répertoire de cette pédagogie dramatique du XVIII^e siècle, une pièce évoquant la mort de Loukas Notaras[44].

Tout en admettant que la conduite de Brancovan, dans une conjoncture dramatique, a pu se plier consciemment à un code enseigné par les historiens byzantins, notre collègue Radu Păun prend appui sur le caractère très limité de la connaissance de cette littérature pour nier qu'un événement abondamment rapporté par la tradition populaire, sous une forme versifiée et chantée, ait exactement reproduit les deux occurrences précédentes. Les coincidences déconcertantes le font conclure à l'existence de « plusieurs traditions dans plusieurs ateliers d'élaboration de la légende »[45]. Pour ce faire, il récuse quelques témoignages, il abaisse la date de certains autres et il ajoute aux formes prises par ce thème errant encore une, la plus ancienne de toutes.

Le texte par lequel Radu Păun a complété la série est inclus dans la Septante comme le IV^e Livre des Maccabées et, en tant que tel, il a été traduit en roumain dans la Bible de 1688. On y raconte, en reprenant d'ailleurs l'histoire qui existait déjà dans II Maccabées, 7, le supplice de sept frères et de leur mère, condamnés à mort par Antiochos IV. L'un après l'autre, les martyrs subissent des tortures atroces, mais refusent jusqu'au bout de quitter la religion d'Israël (« la loi des ancêtres »). Leur attachement irréductible aux coutumes religieuses juives a fait qu'ils ont été assimilés dans la tradition de l'Église aux victimes des persécutions du III^e siècle contre les chrétiens[46]. Le discours par lequel Eléazar défie le tyran pourrait parfaitement s'appliquer à l'attitude de Brancovan devant son bourreau : « Car l'hypocrisie ne convient guère à notre âge. Beaucoup de jeunes gens, en voyant qu'Eléazar, à 90 ans, a adopté les coutumes d'un autre peuple, seraient trompés par mon hypocrisie qui veut défendre cette faible et brève vie et ma vieillesse serait ainsi exposée à la haine et au mépris. Car si, à présent, j'échappais pour quelque temps aux tourments infligés par les hommes, je ne pourrais, ni vif, ni mort, me sauver des mains du Tout-Puissant. Je me montrerai donc digne de ma vieillesse, en passant résolument d'une vie à l'autre et je laisserai aux jeunes gens un exemple de courage, afin qu'ils soient déterminés à mourir pour nos honorables et saintes lois. »[47] La compatibilité profonde entre ce texte et la réaction, telle qu'elle nous est rapportée, de Brancovan ne saurait échapper à personne. La

[44] Voir ci-dessous, note 89.

[45] Radu G. Păun, « *Pour la loi des ancêtres » : sources bibliques et traditions littéraires des récits sur la mort de Constantin Brancovan* » sous presse .

[46] Daniel-Rops, *L'Église des Apôtres et des Martyrs,* Paris, 1948.Une date approximative pour IV Maccabées , le I^er siècle ap. J.-C., a été proposée par Arnaldo Momigliano, *Prime linee di storia della tradizione maccabaica,* Rome, 1930 ; idem, *La storiografia greca,*Turin, 1982, p. 302–321.

[47] II Maccabées, 6, 24–28.

https://biblioteca-digitala.ro

valorisation symbolique du drame de Constantinople prouve une large adhésion de la société roumaine à un système moral qui opposait à l'autorité extérieure les commandements de la conscience.

Les récits sur la fin des Brancovan entrecroisent trois filiations : les témoignages des diplomates étrangers, les échos littéraires occidentaux et les narrations des chroniqueurs roumains et grecs. Ce dernier groupe de sources a donné naissance à une quatrième famille, consistant en diverses variantes d'une chanson anonyme en roumain, à travers laquelle s'est perpétué le dénouement pathétique.

Il est malaisé de dégager une vue d'ensemble des rapports diplomatiques, dont une quinzaine furent expédiés durant le mois qui a suivi l'événement. La date de l'exécution, le 26 août, était le 15, fête de l'Assomption de la Vierge, pour les victimes et pour tous ceux qui calculaient selon le calendrier julien, conservé par l'Eglise dans certains pays orthodoxes jusqu'à présent, tandis que pour les musulmans on était le 16 du mois de Shaban de l'an 1126 de l'Hégire. L'année était 7222 après la Création, selon la computation héritée de Byzance. La nouvelle est communiquée dès le lendemain au Kriegsrat de Vienne par Franz von Fleischmann, le résident impérial à la Porte ottomane[48]. Le 29 août, un informateur anonyme envoyait son témoignage à Smyrne au consul hollandais Hochepied[49]. Suivent le rapport du baile Angelo Memmo, adressé le 31 août au doge Giovanni Cornaro[50], ainsi que, le 1 septembre, une dépêche de l'envoyé saxon, le général H.Goltz[51]. Le 3 septembre partait de Constantinople un message de l'ambassadeur de France, Des Alleurs[52]. « On a tranché dans le sérail la tête au prince de Walachie, arrêté depuis quelque tems, à ses fils et à son gendre »[53]: celui qui l'annonce, le 4 septembre, est le baron Frédéric-Ernest de Fabrice, le représentant du duc de Holstein auprès de Charles XII ; c'est-à-dire un officier de liaison entre l'héritier présomptif du trône de Suède et le roi, qui se trouvait depuis cinq ans dans l'Empire ottoman. Le rapport suivant, le 7 septembre, part de Smyrne : c'est Justin de Hochepied qui informe les Etats-Généraux de Hollande[54]. La veille, de Târgovişte – car, entre temps, la nouvelle était parvenue en Valachie –, on transmettait ce renseignement à Vienne, où l'agent du roi de Pologne Auguste II de Saxe s'empressait de le communiquer, dès le 15 septembre, à Dresde[55]. Le 14 septembre, l'ambassadeur d'Angleterre à la Porte, sir Robert Sutton, envoyait son

[48] C. Giurescu, N. Dobrescu, *Documente şi regeste privitoare la Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1907, p. 270.

[49] L'existence de cette lettre ne nous est connue qu'indirectement (N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin-Vodă Brîncoveanu*, Bucarest, 1901, p. 140).

[50] Hurmuzaki, IX, 1, p. 537.

[51] N. Iorga, *op. cit.*, p. 78–79.

[52] Hurmuzaki, I, suppl. I, p. 430–431.

[53] Baron de Fabrice, *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*, Hambourg, 1760, p. 326–327.

[54] N. Iorga, *op. cit.*, p. 80.

[55] *Ibid.*, p. 79–80.

https://biblioteca-digitala.ro

rapport à Londres, quoique la mort de la reine et la proclamation de son successeur, l'électeur de Hanovre, y fissent que les affaires de Turquie ne pouvaient être regardées qu'avec indifférence[56]. La diplomatie britannique, cependant, avait depuis trois ans son observateur auprès du roi de Suède : le capitaine James Jefferyes avait suivi Charles XII de Bender à Andrinople et c'est de là qu'il écrivit, le 23 septembre, une brève relation des faits destinée au gouvernement anglais[57]. Le 22 septembre, probablement ,était le jour de départ de la poste qui rattachait Constantinople à l'Occident. Aussi avons-nous, rédigées de la veille, une lettre du voyageur français Paul Lucas[58] et le rapport détaillé de Jacob Collyer pour les Etats-Généraux (donc, deux semaines après la lettre du consul de Smyrne)[59]. Les derniers messages qui colportèrent la nouvelle en Occident furent expédiés à Versailles, au comte de Pontchartrain, le secrétaire d'État à la Marine : l'un de Hambourg, le 28 septembre, de la part d'un certain Brink (« le hospodar de Valachie, ses 4 fils et son gendre ont été décapitez et leurs corps ont esté traisnez jusqu'à la Porte du Sarrail où ils ont esté exposez jusqu'au lendemain »), l'autre, beaucoup plus tard, le 5 décembre, venant du consul français de Salonique, de Boismont. Ce dernier rapportait que le sultan avait réclamé aux Vénitiens une somme d'argent, dont « 1800 bourses que l'Illustrissime Constantin Bassarabas de Bracovano, Bey de Valaquie, à qui il fit couper la tête avec deux de ses fils et quatre de ses gendres, le jour qu'il donna audience de congé à l'Envoyé du Roy de Suède, avoit à la Banque de Venise »[60].

De tous ceux qui ont ainsi enregistré l'événement, la plupart, sinon tous, n'ont pas assisté à l'exécution. Une unique source, une vingtaine d'années plus tard, prétend que, « lorsqu'ils furent décapités, tous les ambassadeurs étaient présents pour le spectacle »[61]. En réalité, nous ne sommes certains que de la présence de l'ambassadeur de Suède, le lieutenant-colonel K.A. Grothusen, mais son rapport soit n'a pas encore été retrouvé, soit n'a jamais existé, car, lorsqu'il a retrouvé son roi à Andrinople, il a dû lui raconter de vive voix ce qu'il avait vu.

[56] A. N. Kurat, *The Despatches of sir Robert Sutton, Ambassador in Constantinople (1710–1714)*, Londres, 1953, p. 203.

[57] Ernst Carlson,*Kapten Jefferyes bref till engelska regeringen från Bender och Adrianopel 1711–1714*, Stockholm, 1897, p. 59.

[58] T. Holban,*Despre moartea lui Constantin Brâncoveanu*, „Revista istorică", XXII, 1936, p. 45–46.

[59] N. Iorga, *op. cit.*, p. 147–148. Curieusement, une traduction en français de l'original hollandais est éditée dans le même recueil de documents (*ibid.*, p. 59–60). Elle a été transmise de La Haye à Dresde, par le secrétaire saxon Hetzler pour le maréchal Fleming, ministre d'Auguste II.

[60] A. Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*,Bucarest–Paris, 1983, p. 167–168. La presse du temps a recueilli quelques échos. Par exemple, la « Gazette de France » du 13 octobre, le « Journal historique sur les matières du temps » en novembre,etc. Voir L. Baidaff, *La mort de Constantin Brâncoveanu et la presse européenne (1714)*, RHSEE, p. 64–70. A l'origine de l'information de « la Gazette » il y avait la lettre du 27 août envoyée à Vienne, d'où la nouvelle rebondit vers Paris le 22 septembre . Voir aussi Al. Grigorovici , *Ştiri noi despre sfîrşitul tragic al lui Constantin Brâncoveanu*, "Codrul Cosminului", X, 1936–1937, p. 510–511.

[61] Ion Neculce, *Opere*,éd .Gabriel Ştrempel, Bucarest, 1982, p. 649.

https://biblioteca-digitala.ro

Seuls, deux des plénipotentiaires occidentaux ont signalé l'incident causé par la proposition d'abjurer. Le baile vénitien Angelo Memmo est ému par les souffrances de Brancovan : « vide tutti i suoi figli (era tenerissimo) uno dietro l'altro a morire, ma il cordoglio se li accrebbe sensibilmente per la perfidia del secondogenito, che abiurò la religione paterna e si fece Turco, il che non li giovò che a vivere un solo momento persino a tanto che ne fu ricercato il Gran Signore che non volle ammetterlo. »[62] La version du marquis des Alleurs va dans le même sens : « On leur proposa à tous leur grâce, s'ils voulaient embrasser la religion mahométane, ce qu'ils refusèrent tous constamment, excepté le dernier des enfants, qui, ayant vu couper la tête à ses trois frères, proposa de se faire Turc, ce qu'on fut rapporter au Grand Seigneur, qui répondit qu'on lui coupât la tête comme aux autres, puisqu'il n'y avait que la peur du supplice qui le fit changer de foi, ce qui fut exécuté. »[63] Une différence entre les deux récits : a-t-on vraiment proposé aux condamnés de se convertir à l'islam ? il y a une contradiction entre cette offre et le refus du sultan de permettre la conversion *in extremis*. Une autre différence porte sur la personne qui a tenté ainsi de sauver sa vie : Matthieu, un garçonnet d'une douzaine d'années, ou Etienne, âgé d'environ trente ans, déjà veuf et père d'une petite fille[64]. Toujours est-il que la mort du fils, quel qu'il fût, n'a pas résulté de l'opposition du père, mais de la décision du sultan.

Le dossier « littéraire » comporte d'abord une page touchante de Del Chiaro. On sait que l'ancien secrétaire florentin du prince écrivit une *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, publiée à Venise en 1718, où il fit valoir l'expérience de son séjour à la cour de Brancovan et de ses rapports avec la famille de celui-ci. Le supplice est décrit sans la moindre allusion à la défaillance de l'une des victimes : « Quando il principe vidde venire il manigoldo con la scimitarra nuda alla mano, si mise in orazione e disse a' suoi figliuoli queste parole : *figliuoli miei, state con coraggio ; abbiam perduto quanto avevamo in questo mondo ; almeno salviamo l'anima e laviamo i nostri peccati col nostro sangue.* »[65] La ferveur religieuse de l'auteur, qui était devenu catholique en abandonnant le judaïsme, n'a pas manqué l'occasion pour un discours édifiant. Ce passage fut exactement transcrit par Démétrius Cantemir, quoique l'ouvrage qu'il rédigeait en Russie en 1719 visait à dénoncer au tzar les crimes de Brancovan et des Cantacuzène, ses ennemis[66]. Il est donc vraisemblable que l'ancien prince de Moldavie eût sans doute mentionné l'action indigne du jeune homme, s'il l'avait connue.

[62] Hurmuzaki, IX, 1, p. 537.

[63] Hurmuzaki, I, suppl. I, p. 430–431.

[64] Voir la généalogie dressée par Dan Berindei dans *Constantin Brâncoveanu*, recueil d'études publié par les soins de Paul Cernovodeanu et Florin Constantiniu, Bucarest, 1988. L'âge du cadet est diversement apprécié par les sources : « moins de dix-sept ans » (N. Iorga, *op.cit.*, p. 145), « seize ans » selon La Motraye (*Călători străini despre țările române*, VIII, Bucarest, 1983, p. 528).

[65] A. M. del Chiaro, *op. cit.*, p. 181–182. Sur l'auteur, voir C. Boroianu, *Nouvelles données sur Del Chiaro*, RESEE, X, 1, 1972, p. 42–63.

[66] Dimitrie Cantemir, *Opere complete*, VI, II, éd. Paul Cernovodeanu *et al.*, Bucarest, 1996, p. 101. Un écho de Cantemir chez Michel Cantacuzène en 1787, voir *Genealogia Cantacuzinilor*, éd. N. Iorga, Bucarest, 1902, p. 307.

https://biblioteca-digitala.ro

Le problème posé par cet acte d'apostasie est résolu en un sens favorable aux deux protagonistes de la scène dans un livre paru en 1723 à Londres. L'auteur, Aubry de La Motraye, que la révocation de l'édit de Nantes avait fait quitter sa patrie, passa sa vie à voyager et à collectionner des antiquités. Lorsqu'il a publié le résultat de ses explorations, de Laponie jusqu'en Afrique, il a noté ses souvenirs de Constantinople, où il était en 1698, en 1711 et en 1714. Il a même donné une description de la mort de Brancovan, dont il dit avoir été témoin[67] : « Le bourreau les fit mettre tous à genoux à une certaine distance l'un de l'autre et ôter leurs bonnets et, après leur avoir permis de faire une courte prière, il abattit premièrement d'un seul coup de sabre la tête du maître d'hôtel puis celle du gendre et ensuite celle du fils aîné. Mais alors qu'il levait son sabre pour trancher celle du plus jeune, âgé de seize ans, celui-ci, saisi de frayeur, demanda la vie, en offrant de se faire musulman. Sur quoi, le père le reprenant et l'exhortant à mourir plutôt mille fois, s'il étoit possible, que de renier Jésus-Christ pour vivre quelques années de plus sur la terre, il dit au bourreau : *je veux mourir chrétien, frappe,* et aussitôt celui-ci lui trancha la tête comme aux autres. »

Ayant peut-être rencontré La Motraye en Angleterre vers 1728–1729 ou ayant seulement découvert son livre, l'abbé Prévost, romancier toujours en mal de copie, s'en est souvenu plus tard. La publication posthume, en 1764, des débris de son dernier ouvrage contient la relation de la mort de Brancovan, qui n'est qu'un plagiat. Le comble c'est qu'un personnage du roman *Le monde moral* rencontre La Motraye au début de la scène qui est ainsi décrite : « Le chef de la garde fit mettre les cinq Grecs à genoux, à peu de distance l'un de l'autre, leur fit ôter le bonnet de leur nation ...Le tête du maître d'hôtel fut abattue d'un seul coup de sabre, ensuite celle du gendre et celle du Prince aîné...Mais l'exécuteur levant son sabre pour trancher celle du second fils, qui n'étoit âgé que de seize ans, ce jeune Prince, saisi de frayeur, demanda la vie et leva la voix pour offrir de se faire musulman ». Et voici la réponse du père, développée comme une harangue digne et sereine : « le Prince Bessarabe reprochoit à son fils sa malheureuse désertion et lui demandoit quel étoit donc l'avantage d'acheter au prix des biens éternels quelques années d'une malheureuse vie sur la terre ? *Mourir mille fois, mon fils,* ajouta l'héroïque vieillard, *plutôt que de renoncer aux célestes vérités que tu portes dans le cœur.* Alors, sans un mot de réponse à son père, le jeune Prince, se tournant vers le bourreau, lui dit d'un ton ferme : *Oui, je veux mourir chrétien, frappe.* Il tendoit la tête, un coup de sabre l'abattit aussitôt. Le père, transporté de joye, se hâta de présenter la sienne que je vis faucher d'un grand coup. »[68]

A côté de La Motraye, il y a eu encore un spectateur, le jésuite polonais François Gosciecki, en tant que chapelain de la mission envoyée par Auguste II à Constantinople pour renouveler le traité de paix avec la Porte. Quoiqu'elle fût publiée seulement en 1732, sa relation a probablement été écrite dès le retour en

[67] La Motraye, *Voyages en Europe, Asie et Afrique,* II, La Haye, 1727, p. 212–213.
[68] A. Pippidi, *Hommes et idées,* p. 179–182.

https://biblioteca-digitala.ro

Pologne, en 1714. Cependant, son caractère rhétorique enlève à ce texte toute valeur documentaire. Comme l'auteur est un religieux, le sacrifice volontaire de Brancovan, déchiré entre la piété et l'amour paternel, sera considéré comme une exemplaire preuve de courage. En même temps, la plainte de l'enfant effrayé demeure émouvante : « A mon âge, comment serais-je tellement coupable pour mériter un sort si cruel ? Si la faute a été celle de mes parents, pourquoi me punissez-vous, grand sultan ?...Seigneur, permettez-moi de vivre ma jeunesse et vous allez voir avec quelle fidélité je vous servirai. Lorsque votre pardon me rendra la liberté, je changerai le christianisme pour l'islam, si vous mettez cette condition à ma grâce. Plutôt vivre comme musulman que mourir innocent, en payant l'erreur paternelle par un châtiment terrible. »[69]

A parcourir cette série de variations sur le même thème, on s'aperçoit que, plus on s'éloigne du moment où l'événement a eu lieu, plus la manière de le raconter devient plus emphatique et la ressemblance avec les modèles ne cesse de progresser.

Essayons maintenant de déchiffrer l'évidence des chroniques. Écrites en roumain ou en grec, elles ont eu les mêmes lecteurs. Ceux-ci avaient formé leur culture historique en lisant les chronographes. C'est là qu'ils avaient trouvé la légende de Maurice[70]. Le XVII^e siècle est l'époque de prise en possession de l'antiquité païenne qui, encastrée dans l'histoire biblique, va étayer la continuité du passé humain ; l'histoire byzantine, quant à elle, vient se placer entre Rome et l'Empire ottoman, de sorte qu'elle confirme la même impression de continuité. Les miracles et les légendes qui y sont incorporés avaient la fonction de leçons de morale. Par exemple, la condamnation de Constantin Brancovan et de ses fils trouve place dès 1715 dans une chronique moldave et celle-ci conclut sentencieusement : « les richesses et la gloire ne sont que vanité, sages et heureux sont ceux qui les considèrent comme de la fumée ou de l'ombre. »[71] Les chroniqueurs qui se sont succédés en Moldavie sous les règnes des premiers Phanariotes ont tous repris le même thème : « Ta gloire, ô monde, est vraiment fumée et ombre, songes et imaginations. »[72] En 1735, l'anonyme moldave qui a compilé une histoire parallèle des deux principautés a copié entièrement le texte rédigé vingt ans plus tôt pour le prince Nicolas Mavrocordato, y compris le passage

[69] P. P. Panaitescu,*Călători poloni în țările române*, Bucarest, 1930, p. 145.

[70] Mihail Moxa, *Cronica universală*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1989, p. 158; *Cronograf,tradus din grecește de Pătrașco Danovici*, éd. Gabriel Ștrempel, II, Bucarest, 1999, p. 34–39; pour la mort de Notaras et de ses fils, tués par les Turcs, voir *ibid.*, p. 240.

[71] Axinte Uricariul, *Letopisețul țării Moldovei (1711–1715)*, éd. Andrei Eșanu et Valentina Eșanu, Chișinău, 1999, p. 106. Voir aussi Ioan Șt. Petre, *Axintie Uricariul, studiu și text*, Bucarest, 1944, p. 159–160.

[72] Pseudo-Muste, *Letopisețul Moldaviei (1662–1729)*, éd . M. Kogălniceanu, *Cronicele României*, III, Bucarest, 1874, p. 56. L'image biblique de la vanité des choses humaines était familière aux lettrés roumains, car déjà Miron Costin, dans un poème philosophique composé vers 1672, avait employé la même formule: „Tout est fumée et ombre, songes et imagination". Voir Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 320.

https://biblioteca-digitala.ro

en question[73]. La sagesse de l'Ecclésiaste est également invoquée par l'auteur d'une chronique,en grec,des princes de la famille Ghika[74].

La rumeur concernant la tentation du reniement commençait à se répandre vers 1730. Une brève mention existe dans la chronique de Neculce : « Lorsque les fils étaient décapités, il y en a eu un qui voulait se faire Turc pour échapper, mais son père l'a fortement encouragé à ne pas abandonner la foi. »[75] C'est à peu près ce qu'écrivait Pseudo-Muste à la même époque (1728) : « L'un des fils, en voyant ses frères périr, avait déclaré qu'il se ferait Turc, mais son père le brava avec des paroles mémorables, en lui disant qu'il valait mieux mourir en chrétien que se faire Turc païen. »[76]

En Valachie, l'un des fidèles de Brancovan, dans sa chronique hostile aux Cantacuzène, a introduit une notice sur la mort du prince et de sa famille[77]. Un autre ennemi des Cantacuzène, Radu Popescu, qui avait détesté Brancovan aussi, en achevant sa version de la chronique en 1720, y fit place aux mêmes faits, sans s'attendrir sur eux, mais sans rien dire du fils qui avait essayé d'abjurer[78]. Etait-ce parce que le père eût eu le beau rôle ? Plus probablement, l'histoire ne circulait pas encore en 1720.

La séquence de 1714 fut également rapportée et commentée à travers quelques sources grecques. La première est un tropaire dont l'auteur, le métropolite Calinique d'Héraclée, devint à la fin de sa vie, en 1726, patriarche œcuménique. On y célèbre le sacrifice des Brancovan, qui ont péri « comme des agneaux de la main du bourreau »[79]. Ils étaient donc déjà vénérés en tant que martyrs par la Grande Église. Celle-ci ne pouvait rendre un culte officiel aux néo-martyrs, mais gardait leur mémoire pour servir de leçon et de nourriture spirituelle. Déjà en 1682, le patriarche de Jérusalem, Nectaire, déclarait : « Nous avons encore vu, il y a quelques années de cela, des petits enfants tendre sans crainte leur cou à l'épée. »[80]

Une autre source qui nous intéresse est la curieuse histoire de son temps, sous forme de recueil de biographies, composée par Césaire Dapontès de 1774 à sa mort (en 1784). Deux pages en sont consacrées à Constantin Brancovan, « l'excellent prince de Valachie » , et à sa fin tragique. Selon Dapontès, l'offre de se convertir à

[73] Axinte Uricariul (*sic*),*Cronica paralelă a Ţării Româneşti şi a Moldovei*, éd .Gabriel Ştrempel, II, Bucarest, 1994, p. 297.

[74] *Cronica Ghiculeştilor.Istoria Moldovei între anii 1695-1754*, éd. Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, p. 181.

[75] Ion Neculce, *Opere*, éd. Gabriel Ştrempel, Bucarest, 1982, p. 648.

[76] Voir ci-dessus, note 71.

[77] *Istoria Ţării Româneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1959, p. 119–120.

[78] Radu Popescu vornicul, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, p. 205, 209.On aura compris que nous croyons ces chroniques rédigées par deux auteurs différents, opinion qui était d'ailleurs partagée par Dumitru Velciu,*Cronicarul Radu Popescu*, Bucarest, 1987.

[79] P. Ş. Năsturel, *O mărturie grecească despre mucenicia lui Vodă Brâncoveanu*, „Verbum", VI–VII, 1995–1996, p. 289–291.

[80] Asterios Argyriou, *Spirituels néo-grecs, XV^e–XX^e siècles*, Namur, 1967, p. 23.

https://biblioteca-digitala.ro

l'islam était faite d'habitude aux chrétiens condamnés à mort. « Le père », ainsi que l'auteur décrit cette expérience humaine en face de la mort, « redoutant et tremblant que l'un de ses fils ne craignît la mort et ne demandât à se convertir, les suppliait, les conseillait, leur criait de prendre garde à ne pas se déshonorer et à ne pas trahir leur sainte religion, afin que, pour une vie éphémère et au prix des dignités, ils ne perdissent la vie éternelle et la gloire et l'extrême honneur dont jouissent les bienheureux. »[81]

Le souvenir de Brancovan se maintenait vivant. Une note interpolée après 1760 dans le texte d'une chronique moldave rendait hommage à ses souffrances dignement supportées : « disons, nous aussi, que Dieu lui pardonne et qu'il soit commémoré dans le royaume des cieux. »[82]

Récemment, on a signalé une pièce de théâtre inédite qui, en mettant en scène l'événement de 1714, ravivait le dilemme cruel entre le sentiment des parents pour leurs enfants et le devoir religieux[83]. Sous le titre *Domna*, l'héroïne étant la princesse Marie, épouse et mère des victimes, le drame se concentre sur l'affrontement entre Brancovan et le sultan, ainsi que sur les encouragements adressés par le père à chacun de ses fils pour les préserver de l'apostasie. Notre collègue Lia Brad Chisacof est d'avis que Zacharias Karantinos l'Etolien, l'auteur de cette pièce et d'une autre à sujet biblique conservée dans le même manuscrit[84], était un contemporain de Brancovan. Au contraire, Radu Păun estime que ce personnage peut être identifié au hiéromoine Zacharias de Miliès, lequel était encore en vie vers 1780, et qu'il faudrait donc dater son œuvre des années 1765–1767[85]. Nous ne disposons que de peu d'éléments pour établir une biographie, mais ils confirment l'identification proposée : « le sage Zacharias » est mentionné en 1760, 1776 et 1787[86]; pourtant, il doit être le même hiéromoine Zacharias qui était maître d'école à Pilion (Pélion) en 1743–1745[87], par conséquent, la pièce de théâtre peut dater du milieu du siècle. Ajoutons qu'il est aussi le traducteur d'un *encheiridion* , réfutation de l'islam , du judaïsme et des hérésies, dont l'auteur était un jésuite italien[88]. Or, comme Lia Brad Chisacof l'avait justement relevé, les deux pièces, *Domna* et *Abel*, se rattachent au type de théâtre cultivé par l'enseignement jésuite. Nous avons déjà signalé le contenu du répertoire joué dans les collèges de Hongrie, qui comprenait par exemple des titres tels que *Rediviva Bulgaria, seu Trebellis Primus Rex Christianus Bulgariae feliciter apostasiam regni sui in filio*

[81] C. Erbiceanu, Cronicarii greci cari au scris despre români în epoca fanariotă, Bucarest, 2003, p. 172–173.

[82] M. Kogălniceanu, *Cronicele României*, II, Bucarest, 1872, p. 114.

[83] Lia Brad Chisacof, *Post-Byzantine Curriculum and Jesuit Tradition: Zacharias Karandino's Plays*, in *Peuples, Etats et Nations dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 2004, p. 135–140.

[84] Bibliothèque de l'Académie Roumaine (Bucarest), ms. gr. 919. Voir Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, II, Bucarest, 1940, p. 27–28.

[85] C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 134.

[86] Νέος Ἑλληνομνήμων, 13, 1916.

[87] Ibid., 19, 1925, p. 370–372.

[88] Ibid., 13, p. 451, le ms. 88 de la bibliothèque de Zagori.

https://biblioteca-digitala.ro

*vindicet,*ou,encore mieux, *Lucas Notaras a Mahomete Secundo Constantinopolim occupante interfectus*[89]. Cette dernière pièce date de 1744.

Nous noterons en premier lieu le but moralisateur poursuivi par tous ceux qui ont touché au sujet sous diverses formes, ensuite les moyens d'agir sur la sensibilité du public. On n'a pas suffisamment observé que les chroniqueurs, dans un pays où l'imprimerie était réservée pour les livres de culte, n'écrivaient pas seulement pour les possesseurs de copies manuscrites, mais aussi pour un auditoire auquel on faisait la lecture à haute voix. Les chroniques versifiées grecques et roumaines n'ont plus fait l'objet d'aucun travail de synthèse depuis longtemps[90]. Dans le recueil de Legrand et dans celui de Dan Simonescu il y avait pourtant ample matière à discussion . De telles narrations étaient versifiées pour être mémorisées et récitées, dans l'intention de nourrir la faim d'information d'un public illettré. Cet auditoire, le même qui aimait assister aux exécutions, avait besoin de s'apitoyer sur la fin dramatique des grands de ce monde (voir l'attendrissement des Byzantins en écoutant Théophylacte Simocatta raconter la mort de Maurice). C'était une forme de mass média apparentée à la presse écrite (les gazettes ou *avvisi*, feuilles volantes), et, en même temps,proche du théâtre.La vulgarisation de ce genre de para-littérature débouche sur la poésie populaire chantée qui fut longtemps la spécialité des *lăutari* (ménétriers-récitateurs) ; parfois, ce monologue a évolué vers le théâtre folklorique.

Les racines de ce développement des chroniques versifiées s'étendent ailleurs : elles viennent de la littérature néo-héllénique. Pour cette raison, on chercherait vainement de pareilles productions en roumain tant que l'influence de la culture grecque n'avait pas encore pénétré dans les Principautés. Au XVI^e^ siècle, les compositions en vers de Georges l'Etolien et de Matthieu des Myres ou de Stavrinos et de Georges Palamède n'ont pas été traduites en roumain. La poésie en tant qu'instrument de la narration historique n'a acquis le droit de cité que vers la fin du siècle suivant et le premier exemple qui se présente est la complainte sur la mort de Constantin Cantacuzène qui traduisait une brochure imprimée à Venise[91]. Au cours de toute cette période, l'intérêt éveillé par de tels événements dramatiques ne faiblit pas et il trouve son expression dans les deux langues. Ainsi, l'exécution par les Turcs du boyard Iordaki Stavraki (Stavracoglou) en 1765 est déplorée par deux récits versifiés. L'original, publié à Venise en 1767, a été immédiatement traduit en roumain. Comme Brancovan, le condamné doit choisir entre la mort et l'abjuration, mais il refuse la chance qui lui est offerte : « *El le*

[89] Geza Stand, *Les décors du théâtre des Jésuites à Sopron (Hongrie) avec le répertoire des pièces jouées : 1638–1773,* « Archivum Historicum Societatis Jesu », XLVI, 92, 1997, p. 277–298.

[90] Emil Turdeanu, *Contribuţiuni la studiul cronicilor rimate,* « Cercetări literare », II, 1936, p.1–54. Une série d'études indispensables sur ce thème a été commencée par Alfred Vincent, *From Life to Legend : The Chronicle of Stavrinos and Palamidis on Michael the Brave,* « Thesaurismata », 25, 1995, p. 165–238.

[91] *Cronici şi povestiri româneşti versificate (sec. XVII–XVIII),* éd. Dan Simonescu, Bucarest, 1987, p. 35 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

*zise : Eu nicidecum nu mă voi turci »*[92]. Ou, en grec : τὴν πίστην δὲν ἀφίνω, τὸ πνεῦμα μου'ς τὰς χεῖρας σοῦ, Θεὲ μοῦ, παραδίνω[93].

La plupart des chroniques versifiées sont des lamentations, provoquées soit par la mort brutale d'un grand personnage, soit par la déposition d'un prince (une seule fois, en 1769, par la mise à sac de la ville moldave de Galați). Selon le même critère formel, un autre groupe de textes consiste en pamphlets. Tant les complaintes que les satires ont un ton passionné, personnel, combatif. On peut y relever presque toujours un motif politique et, fréquemment, une moralité religieuse. Le but poursuivi est d'établir le sens historique de certaines vicissitudes de la Fortune qui frappaient l'imagination des contemporains. Le type de bénéficiaire a changé par rapport aux lecteurs des chroniques de style médiéval : ces poèmes du XVIII^e siècle étaient destinés aux milieux commerçants qui devaient se découvrir une conscience collective dans l'expérience, neuve pour eux, de la politique et dont l'attitude religieuse était nettement conservatrice. Les traits que nous avons attribués aux chroniques versifiées se manifestent sans restrictions dans l'exploitation de la mort des Brancovan par un récit pseudo-populaire qui dégénèrera ensuite en folklore véritable.

Une première forme de ce récit existait déjà en 1730, car la date se trouvait notée dans le titre d'un manuscrit disparu, mais plusieurs fois copié. La datation est confirmée par l'interpolation de plusieurs vers qui correspondent exactement à un passage, en prose, de la chronique, citée ci-dessus, de Pseudo-Muste[94]. Or, ce texte avait été rédigé en 1728. La chronique valaque de Radu Popescu, dans une variante copiée vers 1722–1724, contient deux interpolations dont la portée pour notre sujet ne saurait être négligée. D'abord, l'information selon laquelle les corps du prince Constantin et de ses fils auraient été enterrés dans l'église du Patriarcat de Constantinople. Le renseignement est inexact, quoique la confusion soit explicable, car à Chalki il y a les tombes de plusieurs patriarches. Le passage a dû être écrit avant 1717, car c'est alors que les ossements de Brancovan furent apportés à Bucarest par sa veuve. Le passage suivant est une amplification rhétorique des paroles attribuées au prince par Del Chiaro : « on a autorisé les fils à se faire Turcs, en les menaçant, sinon, de leur couper la tête, et leur père, Constantin, a parlé à ses fils comme suit : Mes fils, mes fils ! Tenez, toute notre fortune et toutes nos possessions nous les avons perdues. Au moins, ne perdons pas nos âmes ! Soyez fermes et courageux, mes chers ! et ne vous inquiétez pas de la mort, regardez Jésus-Christ, notre Seigneur, songez à ce qu'il a enduré pour nous et au supplice infâme par lequel il est mort, fiez-vous fortement à cette croyance, ne vous troublez, ni reculez, mais conservez votre foi orthodoxe. »[95] Cela veut dire que le

[92] *Ibid.*, p. 101, 253.

[93] Em. Legrand, *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux Principautés Danubiennes*, Paris, 1877, p. 219, vers 263–264.

[94] *Cronici și povestiri*, p. 60, 7–17, et 66, 226–235. Les vers du début seront d'ailleurs inclus dans un noel recueilli en 1830, voir N. Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească*, II, Bucarest, 1974, p. 238–239, 261–263.

[95] Del Chiaro, *loc. cit.*, et Bibliothèque de l'Académie Roumaine (Bucarest), ms. roum. 537.

https://biblioteca-digitala.ro

livre de Del Chiaro était déjà arrivé en Valachie en même temps qu'il parvenait à la connaissance de Cantemir en Russie, en 1719 donc. La glorification de Brancovan par le poète anonyme se place donc entre 1720 et 1730.

Trois des manuscrits conservés – une dizaine – contiennent chacun plusieurs chroniques versifiées faisant mémoire de certains princes ou boyards décapités, ce qui suppose un intérêt spécial pour ce genre de martyrologe[96]. Un copiste après l'autre ont apporté des retouches. Si l'on compare une version copiée en 1779[97] à une autre datant de 1809[98], c'est la plus ancienne qui a conservé un grand nombre de détails exacts, tandis que ceux-ci ont disparu de la seconde, qui contient quelques erreurs (cinq fils, un mois écoulé entre la déposition de Brancovan et la nomination de son successeur, quoique, en réalité,ces événements fussent séparés par un seul jour). Les deux textes enregistrent un écho de la légende de Maurice, telle que les chronographes l'avaient transmise[99]. La première variante ne connaît pas la tentative d'apostasie, dans la seconde les enfants hésitent et murmurent :

« Dis-nous, père, qu'est-ce qu'on va faire ?
Nous allons perdre la vie
Et quitter ce monde d'ici,
Puis ils parlent à voix basse :
Permets-nous de nous faire Turcs
Pour prolonger nos jours. »[100]

A mesure que la chronique versifiée glisse dans le folklore, des collaborateurs anonymes dramatisent, inventent des péripéties et composent des discours.

Le résultat le plus frappant de ces interventions est un emprunt fait à la légende de Maurice : l'apparition du personnage de la Nourrice. Elle existait déjà dans la pièce de théâtre de Zacharias Karantinos. Elle survient pour sauver le dernier rejeton de la famille, un petit-fils de Constantin Brancovan[101]. Un spécialiste du folklore a supposé que cette innovation était due aux chronographes qui avaient préservé la légende[102]: nous sommes tentés de l'attribuer plutôt à la pièce de théâtre, celle-ci serait donc un maillon de la chaîne qui rattache la tradition byzantine au mythe roumain. Plusieurs alluvions de date récente qui ont altéré le

Voir aussi Gh. Şincai, *Hronica românilor*, éd. Florea Fugariu. L'interpolation continue dans le ms. roum. 241 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (Cluj-Napoca), en citant l'épître de saint Paul aux Romains, 8, 35.

[96] I. Crăciun et A. Ilieş, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne, sec. XV–XVIII, privind istoria României*, Bucarest, 1963, p. 179–182.

[97] Gabriel Ştrempel, *Catalogul manuscriselor româneşti*, II, Bucarest, 1983, p. 191–193.

[98] I. Bianu, *Cîntecul lui Brîncoveanu la 1809*, "Buletinul Comisiei istorice a României", I, 1915, p. 309–314.

[99] „Soit, mettons que je fusse coupable, mais quelle faute avaient commis ces enfants?"

[100] I. Bianu, *art. cit.*, p. 313–314, vers 149–156.

[101] Fait historique: le seul mâle épargné lors du carnage fut un enfant en bas âge du fils aîné, nommé lui aussi Constantin.

[102] Adrian Fochi, *art. cit.*, p. 128–132.

https://biblioteca-digitala.ro

texte sont attirées par ce personnage féminin, « Gherghina la tzigane », dont il est dit qu'elle « cuisinait pour les enfants, avec du sucre et du café, soir et matin »[103].

Autre changement visible : la lutte qui s'engage après 1821 pour « la patrie », visant le but encore lointain de l'indépendance, adopte aussi le véhicule de la poésie populaire. A l'heure où la révolution de 1848 venait d'être vaincue en Valachie, l'un de ses chefs, Ion Heliade Rădulescu, quoiqu'ayant pris le chemin de l'exil, est devenu le héros d'une chanson semblable à celle que nous examinons. Dans l'imagination populaire, il était amené devant le sultan pour être exécuté comme rebelle et le recours à la tradition transfigurait le poète révolutionnaire : « Il se présentait à l'empereur, celui-ci le voyait et lui disait : Pourquoi as-tu libéré le pays ? De la montagne jusqu'au bord des lacs, tu as délivré le pays entier. Et il faisait signe au bourreau pour qu'il lui coupât la tête. »[104] Ce qui, en fin de compte, n'aura pas lieu, pour une raison qui tient de l'imaginaire paysan épris de fabuleux, mais le reste de l'histoire ne nous intéresse pas ici.

En Transylvanie, où une version de la chanson folklorique a pénétré au début du XIX^e^ siècle, celle-ci a donné naissance à une saynète anonyme, répandue dans un milieu professionnel inattendu : les mineurs du Maramureş[105]. C'est la variante qui, déjà en 1813, donne comme motif de la condamnation de Brancovan son intention « de régner librement en Valachie, de s'unir aux Allemands pour chasser les Turcs. »[106]

L'interprétation en clé patriotique et romantique s'est produite surtout sous l'influence du poète moldave Basile Alecsandri. La mort de Constantin Brancovan forme le sujet d'une ballade qu'il a présentée en 1853 comme si elle avait été, ainsi que les autres poésies du même recueil , du folklore sauvegardé et mis en valeur par lui[107]. C'était la mode lancée par Fauriel pour les Grecs, par Macpherson pour les anciens Celtes, par Walter Scott pour les Ecossais, cette mode qui faisait s'exclamer Flaubert en 1845 : « Tous les fragments de chants populaires, traductions de poèmes étrangers, odes de cannibales, chansonnettes d'Esquimaux et autres fatras inédits dont on nous assomme depuis vingt ans ! » Fauriel lui-même avait attiré l'attention du public déjà lassé par de pareilles révélations en comparant les chansons qu'il avait recueillies aux « romances des Espagnols, ballades écossaises et anciens chants nationaux des Danois. »[108] La ballade d'Alecsandri

[103] Al. Amzulescu, *Cîntece bătrînești*, Bucarest, 1974, la variante chantée en 1957 par Gh. Pitulice, de Corabia.

[104] C. D. Aricescu, *Documente secrete*, p. 139.

[105] Ion Muslea, « Cîntare şi verş la Constantin ». *Sfîrşitul lui Brîncoveanu în repertoriul dramatic al minerilor din nordul Transilvaniei*, „Studii de istorie literară şi folclor", Cluj, 1964, p. 21–64; Vasile Adăscăliţei, *Date noi privind teatrul folcloric. „Brîncovenii"*, „Revista de etnografie şi folclor", 12, 6, 1967, p. 423–434.

[106] *Cronici şi povestiri*, p. 67. Première édition : I. Lupaş, *Versuri istorice despre Constantin Brîncoveanu*, „Anuarul Institutului de Istorie Naţională", V (1928–1930), p. 461–462.

[107] V. Alecsandri, *Balade, cîntece bătrînești*, éd. 1853, p. 42, et éd. 1866, p. 210.

[108] Claude Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, I, *Chants historiques*, Paris, 1824, p. CXLIV.

https://biblioteca-digitala.ro

révèle, d'un bout à l'autre, la personnalité artistique de l'écrivain, qui n'a pas hésité à fabriquer des chants historiques chaque fois qu'il fallait évoquer un épisode du passé national que la sensibilité du peuple aurait dû immortaliser. On est depuis longtemps averti des procédés employés par le poète pour cette opération[109]. Comme Mérimée l'avait fait en 1827 pour sa supercherie littéraire, *La Guzla*, Alecsandri truffait ses propres ballades de notes érudites, afin de mieux étayer leur authenticité.

L'information historique au sujet de Brancovan, Alecsandri l'a puisée dans la chronique de Radu Popescu[110] La véritable poésie populaire, issue du récit anonyme versifié, s'est éteinte vers la fin du XIX$^{e}$ siècle et, grâce au programme scolaire, a été remplacée par un produit hybride, sorti d'Alecsandri, mais vulgarisé par l'usage. C'est ce qui ressort clairement de toute confrontation entre Alecsandri et les productions des *lautari* faubouriens de cette zone où la ville demeure attachée au village. Ce remaniement installe au centre du conflit l'abjuration, mais celle-ci est offerte au prince lui-même et le danger de mort pour le dernier survivant des enfants n'est qu'un moyen de pression pour faire céder le père[111]. Il n'est pas question seulement d'embrasser la religion musulmane, le rénégat devrait tourner le dos au « pays roumain », sacrifice impossible. Nous voyons déjà poindre une autre étape dans l'évolution du mythe, car le saint homme cède le pas au patriote.

Revenons maintenant sur le trajet parcouru. Que s'est-il passé le jour de l'Assomption à Constantinople ? Pour distinguer la vérité, il y a un moyen ; c'est de savoir si les Turcs avaient l'habitude de présenter aux condamnés chrétiens le choix entre la mort et la conversion à l'islam. Sans doute, oui, comme en témoignent Synadinos et Dapontès. Le prêtre de Serrès a vu certains de ses compatriotes préférer le supplice et d'autres survivre au prix de l'humiliation. Parfois, ce n'était qu'un jeu cruel et le rénégat était quand même exécuté ; on l'a vu dans le cas du dernier des seigneurs génois de Lesbos. C'est probablement ce qui a eu lieu sous les yeux du baile de Venise. Angelo Memmo assure que celui qui a accepté d'abjurer était le second fils de Brancovan , Etienne. Des Alleurs a cru qu'il s'agissait du plus jeune, Mathieu. C'est impossible : d'abord, parce qu'il n'avait pas dix-sept ans et l'alternative n'était accessible qu'au dessus de cet âge, ensuite parce que l'ambassadeur de France avait compté trois têtes abattues (donc, Văcărescu, Mathieu et Radu, ce qui veut dire que le tour d'Etienne était venu). Del Chiaro apporte aussi son témoignage, selon lequel, à Bucarest, en avril 1714, Etienne aurait essayé de convaincre son père de s'enfuir à l'étranger[112]. Pour

[109] M. Schwarzfeld, *Poesiile populare. Colecţia Alecsandri, sau cum trebue culese şi publicate canticele populare*, Iaşi, 1889.

[110] Publiée par N. Bălcescu dans „Magazin istoric pentru Dacia", V, 1847, p. 93–184, et par G. Ioanid, *Istoria Moldoromâniei*, II, Bucarest, 1859.

[111] Il suffit de comparer le texte d'Alecsandri avec les variantes chantées par Marin Căpăţînă de Celei (1958) et par Marin Dorcea de Ciuperceni (1962), les deux se trouvant dans la collection Amzulescu.

[112] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 173–174.

https://biblioteca-digitala.ro

effacer le souvenir embarrassant de cette défection , on lui substitua le frère cadet, dont la faiblesse enfantine ne pouvait qu'attendrir. On exalte, en revanche, l'attitude du père, qui a certainement réagi de la manière que lui dictait son éducation, pour sauver ce qui pouvait être encore sauvé. Le souvenir biblique des Maccabées y aura certes contribué, mais aussi, probablement, les scènes d'histoire byzantine qu'il devait connaître.

Comme le prouve le tropaire de Calinique d'Héraclée, Constantin Brancovan et ses fils – sans exception !– furent rapidement adoptés parmi les néo-martyrs. Néanmoins, dans la logique de l'Eglise, il fallait que la terrible épreuve de la fin fût expliquée par l'expiation d'un grave péché. Les chroniqueurs s'accordent pour l'identifier : c'est l'*hybris*. Même ceux qui seraient plutôt favorables au prince déchu ne passent pas sous silence son orgueil et son désir immodéré des richesses[113]. Plus tard, lorsqu'on aura oublié que l'existence de tels défauts garantissait la sainteté amenée par l'expiation, l'opinion commune fit de Brancovan une victime de l'envie. Byzantins et post-Byzantins étaient conscients que la vie sur terre n'est pas concevable sans les nombreuses manifestations de l'envie. A propos de la mort de Stavrakoglou, lui aussi exécuté par les Turcs, le prédicateur grec chargé de sa commémoration en 1788 se lance dans un discours sur l'envie[114]. Un siècle auparavant, Radu Popescu décelait dans les actions humaines « l'envie cachée » et la « jalousie naturelle », il déclarait que « jamais au monde les grands hommes ne furent épargnés par l'envie » et il méditait comme les Anciens sur « la jalousie de la Fortune »[115].

Aussitôt qu'il devient figure historique, Constantin Brancovan est assimilé aux guides spirituels de l'orthodoxie. Il ne peut échapper au modèle byzantin parce qu'avoir versé son sang pour la foi ratifie le caractère sacré qu'il tenait de sa fonction[116]. On a voulu saisir déjà « vers le milieu du XVII^e^ siècle » un détachement de la structure culturelle traditionnelle[117]. Ce n'est pas tout à fait vrai, car, malgré le commencement d'ouverture vers l'Occident, les gazettes italiennes ou françaises qui parvenaient à la cour de Valachie y étaient tenues sous clé – Del Chiaro s'en plaint – et la circulation des nouvelles gardait une forme orale, celle, précisément, que les rimes et *leit-motive* rendaient apte pour la récitation.

Il y a ainsi un chant historique sur la bataille de Zărneşti (1690) qui a survécu jusqu'au début du XX^e^ siècle[118]. Un duel en 1822 entre deux cousins de la jeunesse

[113] Par exemple, Pseudo-Muste, chez Kogălniceanu, *op. cit.*, III, p. 56.

[114] Em. Legrand, *op. cit.*, p. 232–233.

[115] Radu Popescu, *op. cit.*, p. 191, 278, 302–303.

[116] Evelyne Patlagean, *Le Basileus assassiné et la sainteté impériale, in Media in Francia. Recueil de mélanges offert à Karl Ferdinand Werner*, s. l., 1989, p. 345–361.

[117] Alexandru Duţu, *Survivances byzantines et attrait de l'immédiat : le témoignage des livres populaires sud-est européens,* « Byzantinische Forschungen », XVII, 1991, p. 156–157. Pour une autre opinion, voir Andrei Pippidi, *Pouvoir et culture sous Constantin Brancovan,* RESEE, XXVI, 4, 1988, p. 285–294.

[118] Constantin Bălăceanu-Stolnici, *Cele trei săgeţi. Saga Bălăcenilor,* Bucarest, 1990, p. 77–79.

https://biblioteca-digitala.ro

dorée de Bucarest a promptement produit une chanson restée inédite jusqu'en 1884, quand les folkloristes l'ont recueillie, du reste sans en avoir reconnu l'origine[119]. Dans le cas qui nous occupe, c'est une imitation du style populaire qui a créé du folklore.

Le dernier aspect que nous voulons aborder avant de conclure est le problème du rapport entre la culture de cour et l'analphabétisme des masses. L'accès aux livres imprimés, donc aussi la connaissance des auteurs byzantins, étaient limités à une élite peu nombreuse : quelques centaines de personnes formaient la classe lettrée en Valachie sous le règne de Constantin Brancovan, époque où l'activité littéraire paraît avoir atteint un maximum, ce qui veut dire qu'elle se déroulait en circuit fermé. Pour le reste de la population, notre XVIII^e^ siècle encore archaique demeure figé dans l'oralité. Or, la lecture à haute voix du texte des chroniques ne peut satisfaire qu'un environnement restreint, dont l'intérêt pour la politique est gêné par l'inaptitude à lire. Un troisième cercle est formé par les marginaux qu'on désire attirer et inciter par une information contrôlée. C'est à leur intention qu'on a fait circuler les chroniques versifiées, qui adoptaient le langage et le mètre populaires. Par leur intermédiaire, on insinuait une interprétation du fait politique dont la diffusion allait être assurée par la chanson[120]. Une raison pour laquelle la plupart des chroniques du XVII^e^ siècle ayant trait aux événements récents ont été conservées par fragments, en Moldavie aussi bien qu'en Valachie, pourrait bien être parce qu'elles étaient destinées à des auditeurs qui assistaient à un spectacle. La mise en cause de deux différents milieux d'illettrés ne devrait pas étonner, car ce que nous savons de « la consommation d'histoire » à Byzance suggère une situation semblable[121].

L'imitation du modèle byzantin s'est donc réalisée autant dans les circonstances les plus dramatiques d'une vie humaine que dans l'amplification littéraire par laquelle l'imagination populaire a développé la réaction des spectateurs apitoyés. Malgré la tentative d'apostasie ou justement à cause d'elle, les souffrances des Brancovan ont été évoquées avec une tendresse confiante par les générations suivantes ; elles ont anobli l'histoire nationale, la littérature a honoré le sacrifice de manière variable selon le talent des auteurs, ce qui a produit des images d'Épinal à côté de pages vraiment émouvantes ; finalement, l'Église a entouré des rites traditionnels un événement qu'elle a érigé en exemple sans questionner son authenticité.

De tous ceux qui ont reconnu l'intérêt des problèmes posés par ce cas, Miss Joan Ure a vu le plus clairement dans l'enchaînement de réalité et de mythe, aussi

[119] Ion Ghica, *Scrisori către Vasile Alecsandri*, Bucarest, 1887, p. 45–47; Gr. G. Tocilescu, Christea N. Ţapu, *Materialuri folcloristice*, I, éd . Iordan Datcu, Bucarest, 1980, p. 418–419; G. Dem. Theodorescu, *Poezii populare române*, éd. George Antofi, Bucarest, 1982, p. 542–543.

[120] Le texte édité par Dan Simonescu appartient encore à la première étape (écrit pour diffusion), tandis que celui publié par Bianu représente une récitation conservée par écrit, ce que serait, de nos jours, un enregistrement.

[121] Margaret Mullett, *Writing in early medieval Byzantium*, in *The Uses of Literacy in Early Medieval Europe*, éd. Rosamond Mc Kitterick, Cambridge, p. 157–162.

https://biblioteca-digitala.ro

nos conclusions ne peuvent que rejoindre les siennes. Son analyse critique avait abouti aux remarques suivantes : « The elements of these historical legends justifying comparative treatment are embellishment of detail. Basic facts are genuine. Comparative study is useful to history in helping establish that core of historical fact; to literature, in pointing to underlying historical conditions of fashion and revival; to folklore, in contributing to the identification of the course and bearers of certain oral traditions »[122]. On ne saurait mieux dire. Ce que nous avons ajouté, plus de quarante ans après, relève la continuité byzantine à travers la culture et, en même temps, dans les mentalités qui déclenchent un certain type de réactions, mentalités également partagées par l'élite et par le commun du peuple.

[122] Voir ci-dessus, note 7.

https://biblioteca-digitala.ro